Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 7 (1964)

Heft: 4

Artikel: René Bray : l'homme et l'œuvre

Autor: Mercanton, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869895

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RENÉ BRAY : L'HOMME ET L'ŒUVRE

Lorsque René Bray apparaît parmi nous, au seuil de sa carrière à Lausanne, c'est un homme jeune : il n'a pas beaucoup plus de trente ans. Mais il possède une autorité qui s'impose dès l'abord et qui tient à plusieurs raisons. Ses brillantes études à l'Ecole Normale Supérieure et les charges qu'il a remplies, au Lycée de Tunis, à l'Université de Caen. L'importance de ses travaux : il est l'auteur d'une thèse sur *La Formation de la Doctrine classique en France,* qui est devenue aussitôt un classique de l'histoire littéraire. Sa vie aussi: on n'entre pas dans le monde par Verdun sans en garder quelque chose, et, s'il partage cette expérience avec bien d'autres survivants (mais les morts les accompagnent en silence), elle comporte, chez l'homme qu'il est, avec ses dons supérieurs, une vertu de mûrissement qui devance, non sans cruauté d'ailleurs, la maturité de l'âge. Et, justement, cette autorité, sensible à tous ceux qui l'ont connu jusqu'au terme de sa carrière, si frappante pour nous qui le suivions d'assez près dans les années, tenait à l'homme même: la force de sa nature, la vigueur de son esprit, la fermeté de sa parole, et, si je puis dire, une sorte de passion morale, qui inspirait sa pensée et son action.

Un Vendéen: cette terre où il a voulu reposer, il la portait, sinon à la semelle de ses souliers, du moins dans son aspect, dans son accent, d'une saveur à la fois âpre et mélodieuse, dans la fidélité de son cœur à certains attachements familiaux qui ont accompagné toute sa vie. Ce n'est plus trahir un secret que de rappeler ici la lettre qu'il écrivait chaque semaine aux siens restés dans son pays natal et qui, pour cet agnostique si ferme et si pur, faisait comme sa messe du dimanche. (Comment parler d'un homme si on tait de lui le plus précieux ?) Son appartenance à cette région lointaine, mystérieuse, affrontée à l'océan, nous la retrouvions dans sa physionomie, sérieuse jusqu'à la gravité, dans son maintien, solide, concentré, convenant à la lutte et à l'effort, dans sa réserve, souvent laconique, parfois abrupte. Mais

quelle chaleur soudain dans cette parole, quelle clarté d'intelligence et de sympathie dans ce regard, quelle gaieté dans ce sourire. Michelet appelle les Chouans des « Fils de la nuit ». C'est dire qu'ils possèdent le secret de la lumière.

Vous venez d'entendre parler du maître qu'a été René Bray. Faut-il ajouter ici qu'il n'a pas seulement rehaussé jusqu'à l'éclat l'enseignement qu'il a exercé parmi nous. En grande partie, il l'a créé. La chaire qu'il occupait n'était pas vacante avant lui, mais elle avait été regardée par son prédécesseur avec une liberté distante qui, aux étudiants comme au public, ne donnait qu'une idée assez vague des charges et des exigences qu'elle comportait. Disons qu'on ne savait plus très bien ce qu'est en réalité un enseignement supérieur de la littérature française, que, au niveau même de l'école secondaire, après le travail des régents, on tendait à confondre avec un dialogue personnel avec les auteurs, avec des vues sur l'agrément ou l'émotion littéraire, ou encore avec je ne sais quel éveil des âmes. René Bray, nous le savons, a réagi avec vigueur : il est allé jusqu'à dire, si je me souviens bien, que la seule tâche d'une Faculté des Lettres est de former des maîtres de collège. Mais nous savons aussi qu'il a fait lui-même bien davantage, et précisément par l'étude du français conçue comme une discipline sévère, objective, rigoureuse, comportant des épreuves et des exigences qui font droit au talent, mais que celui-ci ne supplée pas. Et nous savons encore que s'il a pu faire prévaloir cette idée, et cette pratique, auprès de tant de générations d'étudiants, c'est qu'il en avait les moyens: ceux qu'on doit au travail, ceux aussi qui tiennent au talent. La rigueur en soi, une discipline qui ne s'exerce que sur elle-même, sont des formes de la frivolité. Un maître doit faire désirer ce qu'il exige, aimer ce qu'il impose, et l'autorité dépourvue d'attrait s'appelle tyrannie. Si l'ennui est, dit-on, le péché majeur des paroisses, il est aussi la faiblesse des Facultés. Auprès de René Bray, on n'avait pas le goût, et pas du tout le temps de s'ennuyer.

Je ne reviendrai pas ici sur les qualités du maître. Elles étaient enveloppées, aiguisées aussi, par le charme de l'homme, un charme fort, sans flatterie, sans complaisance. Il y avait de l'austérité chez lui, l'austérité de son tempérament laborieux, de son caractère intègre, énergique, de sa vue de la vie. Mais c'était, en quelque manière, une austérité colorée par la richesse de son tempérament. Il aimait la vie, il en aimait les biens, avec calme, sans la fièvre qu'on aurait pu attendre de qui, connaissant sa santé, se savait en sursis, mais avec l'instinct et la ferveur de qui prend goût aux choses et ne vit pas dans les chimères. De son plaisir aux « bonnes choses » quotidiennes jusqu'à celui du voyage et de ses découvertes; de son affection pour

ses proches, si tendrement aimés, jusqu'à l'amour profond, religieux, combien durement éprouvé, nous le savons, qu'il avait pour la France, un seul mouvement l'animait : le don d'une nature généreuse, qui ne refuse aucun des dons de la vie parce que, dans tous les ordres, ils sont un appel à la création. De ce grand travailleur, on peut dire qu'il ne créait pas que dans son travail : il était de ceux dont parle saint Paul, *redimentes tempus,* « qui rachètent le temps ». C'était là, je crois, la raison de son charme, puisque le charme n'est rien d'autre que l'art de mettre le prix aux choses et d'enchanter l'instant, fût-ce celui d'un fin repas, d'un échange d'idées, ou d'une explication de texte. Et c'était là aussi le sens d'une foi dans la raison humaine que l'événement pourtant n'a guère ménagée. Mais la volonté de bonheur est une volonté raisonnable, la seule peut-être qui le soit tout à fait. Et cet homme a été heureux parce qu'il a su l'être.

Ce bonheur, bien sûr, il l'a trouvé dans son travail : travail du professeur éminent qu'il était, travail de l'historien et du critique, dont la réputation s'est établie dès ses premiers ouvrages. Mais son activité a connu d'autres soins, et je ne puis mentionner qu'en passant sa dépense fraternelle en faveur de la colonie française de Lausanne. Il n'en parlait guère ; on le savait peu. Mais vouloir raisonnablement le bonheur, c'est le vouloir aussi pour les autres. Et je ne parlais pas au hasard de la passion morale qui l'inspirait: dans tous les domaines, ses sentiments étaient des actes. Hélas, cette activité-là, si bienfaisante, est disparue avec lui. Celle du maître reste vivante dans ceux qu'il a formés. Mais son œuvre d'écrivain, elle, demeure.

Elle demeure, en effet, en dépit de son propre scepticisme, qu'il ne cachait nullement, sur le caractère éphémère des travaux de critique. Il avait lu beaucoup; il avait eu le temps de voir mourir beaucoup de livres. Sa modestie peut-être l'empêchait d'avoir assez de confiance dans les siens. Or, ce sont des ouvrages solides, documentés et réfléchis; ce sont surtout, chose peu commune dans la production érudite ou critique, des ouvrages utiles. Et l'on s'explique qu'ils s'éditent à nouveau, qu'ils se lisent : la connaissance et l'étude ont besoin d'eux.

René Bray possédait au plus haut degré le goût du travail, et je me demande s'il n'a pas quelque peu, par son exemple et par son impulsion, mis à la mode ici, dans notre pays nonchalant, cette grande vertu laïque. C'était un homme de devoir, et il tenait pour son devoir de servir grâce à ses travaux les progrès de l'histoire littéraire. Mais il y trouvait aussi son plaisir, et les recherches minutieuses, les con-

frontations, les examens serrés, enfin toute la besogne qu'exige l'enquête historique le séduisait. De plus, il pensait que les œuvres de l'esprit et de l'art subissent beaucoup de conditions de temps, de lieu, de circonstance, et répondent aussi à des desseins prémédités, qui n'en expliquent nullement le mystère ultime, mais qu'il y a intérêt à connaître, jusque dans le détail, pour les comprendre, et même pour les aimer. Sa croyance, prudente, mais résolue, dans une certaine raison des choses, et même des hommes, conduisait son étude. Et elle donnait des résultats. Car cet ennemi de l'inachevé, ce réalisateur, ce constructeur, ne ressemblait en rien à ceux qui, confondant les domaines, croient que, dans la science aussi, il faut « chercher en gémissant » et qui ne trouvent dans l'érudition qu'un refuge. Chacun des livres de René Bray apporte la synthèse d'une longue recherche. Mais ce sont des livres ; et la qualité de leur style, net, vigoureux, raccourci, entre pour une grande part dans leur fortune. Ici, comme partout, la forme est la garante de la pensée: leur accomplissement ne fait qu'un.

Œuvre d'historien : des idées, avec *La Formation de la Doctrine classique,* avec *Boileau* ; des événements et des faits, dans *La Chronologie du Romantisme* et *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne,* en grande partie aussi, avec *Molière homme de théâtre* ; des formes enfin, avec *Les Fables de La Fontaine* et *La Préciosité et les précieux.* Mais aussi, œuvre de critique esthétique et morale: René Bray interroge les textes des auteurs, La Fontaine, les Précieux, Molière, non seulement sur ce qu'ils peuvent nous apprendre, mais sur le plaisir ou l'émotion qu'ils nous procurent. Avec la même décision, la même sûreté, il engage son enquête sur des terrains très divers: il fait l'histoire des doctrines, mais il suit avec attention le hasard des recherches formelles; il fixe des idées et des faits, mais il étudie aussi les agréments du style et il écoute le chant des poètes. Cet admirateur de Boileau aime *Tête d'Or* et *Partage de Midi.*

Cette démarche multiple comporte une tension, qui le mène d'un sujet à l'autre et lui fait affronter les contrastes. C'est ainsi que, dans ses derniers travaux, nous le voyons tour à tour examiner avec rigueur, et avec une sympathie évidente, cette préciosité littéraire qui, de siècle en siècle — de Thibaut de Champagne à Giraudoux — se tient à la pointe de l'expression et se voue à tous les jeux du langage; puis, avec son Molière, dépenser beaucoup d'art, et de verve, à faire le portrait d'un homme de théâtre, c'est-à-dire d'un homme d'action, étranger à la littérature et à qui le langage de ses comédies importait peu. Paradoxe sans doute, d'ailleurs solidement étayé, paradoxe fécond, qui fait rebondir la réflexion et la recherche. Une œuvre

critique n'est pas éphémère, qui marque ainsi un moment essentiel dans notre vue changeante d'un grand écrivain. Et nos classiques ont eu, ils ont encore besoin, de ces «coups de surprise», qui les arrachent à notre sommeil.

De ce livre — auquel il faut joindre la précieuse édition des *Œuvres complètes* du Club du Meilleur Livre, que notre ami poursuivait encore au moment de sa mort et qu'il n'a pu achever — Molière sort renouvelé. Il nous est devenu plus vivant et plus vrai, dans ses soucis quotidiens, ses combats, ses victoires. Et la connaissance des nécessités, mais aussi des inventions théâtrales qui entrent dans la composition de ses chefs-d'œuvre, en affine l'analyse, en anime le jeu, en enrichit le sens. A la beauté du style, à la grâce de la poésie qui nous y touche, nous devons désormais vouer une attention plus exacte et fournir des raisons à notre sentiment. Elles ne sont pas à portée de la main. Dans son œuvre, pas plus qu'il ne l'était dans son enseignement, René Bray n'est un maître facile. Voici qu'il nous demande d'expliquer la musique.

Avec ses deux derniers ouvrages, avec le *Molière* surtout, il avait quitté le champ clos de l'érudition savante et de la recherche universitaire. La maturité d'un chercheur a besoin de franchir le cercle des spécialistes et d'aller au-devant des hommes. Une nature généreuse finit toujours par rompre les limites de son emploi. Mais René Bray a répondu à un appel: écrivain, il fallait bien qu'il quitte enfin cette zone de sécurité qu'offre la critique académique, où l'on demeure entre ses pairs — faut-il dire: entre ses complices ? — pour affronter la concurrence plus rude de la vie littéraire. C'est cet élan, ce risque, qui donne à son dernier livre un accent qui nous le rend cher. René Bray n'a pas vécu en vain dans la familiarité du plus libre et du plus courageux de nos classiques.

De plus, s'il est un témoignage indispensable sur Molière, ce livre, dans la thèse qu'il soutient, apporte aussi un témoignage sur son auteur. Je crois que c'est une pensée très ancienne et tenace chez lui qui a conduit son travail, et qu'il l'a sans cesse mise à l'épreuve au cours de sa carrière. Il l'exprimait parfois, au gré de l'occasion : cette vérité très simple, que la poésie des grands écrivains, de ceux que l'âge ne cesse de rajeunir, ne réside pas seulement dans leur style ou dans leur langage, comme le porte à croire une certaine conception précieuse ou parnassienne de la littérature, sensible encore dans la critique d'aujourd'hui. La poésie, c'est aussi l'action d'un drame ou la durée d'un roman, c'est la psychologie ou la passion des personnages, c'est leur histoire, c'est la présence, lumineuse ou énigma-

tique, de leur figure. Et c'est aussi notre aventure. René Bray, nous nous en souvenons, avait été touché intimement par l'expérience surréaliste ; *Nadja* l'avait ému. La poésie est un événement.

On s'explique alors ce sentiment de force qu'il donnait, et l'assurance qu'on trouvait dans son contact, dans sa parole. Elle tenait à son unité. Une diversité, une tension féconde, elle existait entre ses goûts, entre ses idées quelquefois, entre les pôles de son intérêt. Mais il n'y avait pas de séparation ni de contradiction entre l'homme et son œuvre. *Operari sequitur esse,* dit le vieil adage scolastique: c'est la définition de la personnalité.

C'est aussi celle d'une vie. Comment comprendre autrement qu'une existence si brusquement, si prématurément brisée, nous laisse une telle impression de plénitude ? Que cette œuvre, où manque telle pièce essentielle — ce *Corneille,* par exemple, auquel il songeait — ait à nos yeux cette physionomie achevée ? Et que cet homme enfin, dont la perte nous blesse encore au bout de dix ans, demeure une présence si vivante ? Il semble que son sourire, avisé, chaleureux, encourageant, ne nous ait pas quittés. C'est le sourire dont on dit qu'il porte à l'espérance.

Jacques MERCANTON.